

subitement trois jours après? Toujours est-il qu'après le décès de l'abbé Villiers, le bruit courut dans le Trégor que le curé de Ploumilliau avait, deux jours d'avance, annoncé sa propre fin; et il est impossible de soutenir que cette prophétie ait, au contraire, servi de point de départ au conte puisque l'abbé Villiers mourut le 12 mai 1889 à l'âge de 80 ans (là même année que son neveu), tandis que *l'Intersigne* a paru vingt ans plus tôt.

Objet au début d'une dévotion qui allait jusqu'à attribuer des miracles à l'abbé Villiers, le tombeau de ce dernier a été délaissé dans la suite de telle façon que M. Louis Even ne put que difficilement découvrir l'építaphe.

Que ne la remettrait-on à l'honneur? Comme aussi la maison d'Alençon dont **Toute l'Édition** signale le délabrement, ce grand bâtiment où étaient installées les presses de Poulet-Malassis. Si on songe que c'est là que s'imprimèrent *les Fleurs du Mal*...

Et Dieu fasse que mille, dix mille « maîtres de l'air » n'accumulent pas, demain, des gages de commémoration, des raisons de poser des plaques sur des ruines. Nous nous reprenions à vivre la vie littéraire, — la vie tout court; c'était négliger l'interrogation sourde dont le personnage central d'une œuvre de Curel ponctue le baisser du rideau : la femme, qui, désarmée, sourit maintenant à l'avenir; lui, un doigt sur sa poitrine — ou sur sa gorge — désigne un mal invisible mais tenace et dit, la voix sourde :

— Tu oublies ?...

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Musiques d'été; Orange et Vichy. — Mort de L. de Rohozinsky.

Voici le **Théâtre romain d'Orange** doté d'un « chorège » en la personne de M. Jacques Rouché. Cette organisation renouvelée de l'antique, comme il convient en la circonstance, nous a valu de bien amusants commentaires dans les quotidiens. Le meilleur comique est involontaire : on imaginerait difficilement tout ce qui peut sortir des articles du Larousse mal lus et plus mal commentés par des journalistes pressés. Les diverses sauces auxquelles furent accommodés tous les mots grecs servant aux choses du théâtre ont régalaé les

gourmets déjà blasés cependant par l'habitude. On a beau être friand de sottise, à la longue on se lasse de la politique ou des faits divers et c'est une aubaine qu'un sujet comme celui-là jeté en pâture en pleines vacances — période ordinairement maigre. Donc on a parlé des « chorégies » — comme si le mot *choregia* avait jamais signifié représentation. Pourquoi cesser de parler français et prétendre parler grec? La déesse aux yeux d'azur s'est vengée : on ne fait rien *invita Minerva*. Mais pardon, voici qu'à mon tour... Enfin, ce n'est que du latin, et la langue de Plaute est moins dépaycée à Orange que la langue d'Aristophane. Puisque « chorège » il y a, souhaitons à M. Rouché que l'Etat français n'entende point le mot comme le faisait la République Athénienne, où le *chorégos* était le citoyen qui faisait les frais des représentations théâtrales. On pourrait dire que M. Rouché a l'habitude du mécénat; j'imagine toutefois qu'il ne tient point essentiellement à payer de sa bourse ce qui, si nous avons le moindre sens de la dignité de l'art, devrait être payé par la communauté des citoyens, et non par celui d'entre eux qui assume la lourde tâche de diriger l'Académie Nationale de Musique et de Danse.

On donna donc à Orange trois spectacles. *Antigone* et *La Coupe enchantée* furent jouées par la Comédie Française. Des pages de Mendelssohn accompagnaient la tragédie de Sophocle (l'a-t-on choisie parce qu'il y est dit : « Hors la patrie, il n'y a point de salut? »); la musique de scène pour la comédie de La Fontaine et Champsmeulé est de M. Darius Milhaud. Elle est gaie, d'une gaieté de bon aloi, et elle sonne fort bien en plein air; elle convient donc parfaitement à ces représentations. En est-il tout à fait de même des musiques de Gluck et de Berlioz? On donnait *Alceste* et *La Prise de Troie*. Si les voix de Mlle Hørner dans *Alceste* et de Mme Marisa Ferrer dans *La Prise de Troie*, si les voix de MM. Martial Singher, José de Trévi firent merveille devant le mur, on peut douter cependant que l'épreuve du plein air — et si parfaite, si exceptionnelle que soit l'acoustique d'Orange — convienne à la musique. Les bruits extérieurs ne peuvent être éliminés, et le passage d'un train, par exemple, durant *La Prise de Troie* causa une certaine gêne anachronique aux

auditeurs trop délicats. Ranimer ces vieilles pierres est un beau rêve qui a troublé bien des artistes. Mais il est si difficile de changer les rêves en réalités...

§

A Vichy — on a dit que Vichy était « la capitale d'été de la musique française », et nulle autre ville ne saurait, en effet, lui disputer ce titre — à Vichy, donc, on a fort à propos utilisé les perfectionnements apportés à la machinerie du théâtre, dotée maintenant d'un panorama, pour remettre en scène *La Damnation de Faust* et *Les Contes d'Hoffmann*. Déjà, l'an dernier, *Carmen* avait été l'objet d'une reprise extrêmement brillante dans un cadre rajeuni. Cette saison l'ouvrage de Berlioz apparut lui aussi transformé. Transformation qui, je me hâte de le dire, est absolument respectueuse de la musique et suit précisément les indications, les suggestions du compositeur, mais transformation quand même, puisque tout le surnaturel et le fantastique de la *Damnation*, grâce à l'emploi de la « lumière noire » par exemple, prend un relief insoupçonné.

Pour *Les Contes d'Hoffmann*, M. René Chauvet n'a pas été moins bien inspiré : le livret pose plus d'un problème au metteur en scène par sa fantaisie capricieuse et son caractère décousu. Ces problèmes, on les a résolus à Vichy de la manière la plus heureuse. Le ballet d'automates a obtenu le plus vif succès, et le public a fait un accueil chaleureux à ces innovations — ou pour mieux dire, à ces restaurations.

Des concerts — sous la direction de MM. Bruno Walter qui conduisit un programme de musique classique, Paul Paray, Ansermet, Josef Krips, Louis Fourestier, Jean Witkowski, Paul Bastide et Jean Trik — ont perpétué une des plus heureuses traditions de Vichy. On y a célébré le vingtième anniversaire de la mort de Debussy et l'on y a commémoré Paul Dukas, Gabriel Pierné, Albert Roussel et Maurice Ravel, en des galas consacrés à leurs ouvrages.

On fait donc à Vichy d'excellente besogne : il faut le dire et le répéter, car nous n'avons pas tant d'occasions de constater semblables efforts ni pareilles réussites. Nous voyons qu'en Allemagne, dans la seule Munich, on a donné quarante-

cinq représentations lyriques en août et septembre, et qu'on a créé avec un solennel éclat l'œuvre nouvelle de M. Richard Strauss, *Jour de Paix* — ce qui n'a point empêché les festivals de Bayreuth et de Salzbourg d'être donnés avec l'habituel soin minutieux dont on les entoure. Nous n'avons en France, durant l'été, qu'Orange et Vichy. Les fêtes d'Orange durent trois soirs. La ville est trop petite pour qu'on puisse y éberger de très nombreux étrangers. Il faudrait faire ce que l'on a fait à Bayreuth, organiser le logement chez les habitants; mais les mœurs françaises s'accomodent assez mal de ces moyens de fortune. Vichy dispose de ressources hôtelières de premier ordre et c'est un atout de grande importance : l'art ne va point sans un appui matériel qui lui est indispensable. On hésite souvent à le dire, par une sorte de respect humain bien difficile à justifier. Les plus magnifiques projets restent chimériques quand leur réalisation rencontre des difficultés qui semblent insurmontables mais qui n'étaient pas imprévisibles, et leur échec décourage de nouvelles tentatives. On a beaucoup parlé cette année de « saisons » françaises. Les jeux de la politique extérieure ont paru tour à tour favoriser et contrarier les espoirs et les projets. On ne saurait trop redire qu'il faut une « politique » musicale et que cette politique-là est liée à la politique, à la propagande touristique. L'exemple de Vichy a la valeur d'une démonstration.

§

Le 4 septembre est mort **Ladislav de Rohozinsky**, musicien de rare mérite, mais que sa discrétion, son extrême effacement, ont empêché de rencontrer en son vivant le succès immédiat auquel auraient pu prétendre des œuvres de la qualité de celles qu'il nous a laissées — en petit nombre, car il était de ceux qui font preuve envers eux-mêmes d'une rigoureuse sévérité. D'origine polonaise, mais élevé en Provence, Français de cœur et d'esprit, hautement cultivé, Rohokinsky y avait été l'élève de Vincent d'Indy et d'Albert Roussel. Il subit — comme tant d'autres de sa génération — l'influence de Debussy, mais il sut garder une personnalité très forte. Il a imaginé dans sa musique de chambre des combinaisons de timbres qui sont d'un charme délicieux. On

lui doit entre autres, une *Sonate pour violon et piano* (1920) une *Suite brève*, pour flûte, viole d'amour et harpe (1921), d'une exquise transparence; il a mis en musique *L'Amérique*, de Jean Moréas, des pièces de Baudelaire, etc; pour l'orchestre, un *Poème Fantasque*, une ouverture pour *l'Omphale* de Joachim Gasquet, donnés à Monte-Carlo sous la direction de Léon Jehin; des chœurs a cappella, des pièces de piano, etc. Il a été un chercheur et rien de son art ne lui était étranger. Chef d'orchestre excellent, critique à *L'Événement*, on lui doit aussi la mise en œuvre de ce remarquable et si utile ouvrage publié sous sa direction en 1927, *Cinquante ans de Musique Française*. Avec lui disparaît un homme de rare mérite et de haute courtoisie, et qui fut un musicien accompli.

RENÉ DUMESNIL.

CHRONIQUE DE L'ÉCRAN

La quinzaine cinématographique. — Cette création dans le *Mercure* d'une rubrique de critique cinématographique me semble une éclatante confirmation de l'importance considérable prise par l'Écran dans nos spectacles habituels. Elle répond à l'empressement sans cesse croissant du public français, devenu un peu moins fervent des choses de la scène. Plus significative encore apparaît cette collaboration que plusieurs de nos auteurs dramatiques, des plus estimés, apportent à cette heure au Cinéma, non seulement en y adaptant leurs œuvres applaudies, mais aussi avec des scénarios conçus tout spécialement pour la nouvelle formule. Même Pagnol, après d'éclatants succès à la scène, a, le premier, discerné les possibilités nouvelles qu'allait apporter aux créateurs le nouveau septième Art, et déjà il a avec son *Angèle*, notamment, produit des films égalant l'intérêt et la haute qualité de ses pièces... Sacha Guitry, de son côté, après s'être, dans les premiers temps, montré assez sceptique, a réalisé de premiers essais qui, dès l'abord, ont remporté des succès considérables. Enfin, Jacques Deval, lui-même, semble devoir réserver dorénavant son talent, déjà apprécié à la scène, à des films que nous applaudirons bientôt.

De leur côté, nos comédiens les plus goûtés semblent